

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Cahiers (1), par Paul Valéry, Gallimard (La Pléiade) 1491 p.

par Jacques Folch-Ribas

Liberté, vol. 16, n° 3, (93) 1974, p. 94-97.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/1485ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

La littérature française

CAHIERS (1), par Paul Valéry, Gallimard (La Pléiade)
1491 p.

Reprendre Valéry, par le biais de ces Cahiers, dont on nous donne une si belle compilation. Reprendre Valéry, et oublier presque ce que l'on savait de son oeuvre, pour jouer à ce jeu passionnant de la découverte d'un homme exceptionnel, d'un travail bénédictin chaque jour (chaque nuit) remis sur la table de dissection, et d'une pensée dont l'acharnement est admirable. Quel plaisir ! On en arrive à ne plus très bien se rappeler ce que cet homme avait écrit. On sépare progressivement (et insensiblement) ce que l'on sait de l'oeuvre, de cette pensée tressautant et diffuse qui, un jour, l'engendra. On découvre Monsieur Paul Valéry, Sétois de sang italien et corse, tout à sa proie attaché, et sa proie c'est la pensée dans ce qu'elle a de mathématique, de mystérieux, de machiné : « — Tout ce qui m'est dit — tout ce que je lis m'apparaît comme devant être traduit ».

•

Comment résister à certains mots fulgurants ?

« — Croire que ce qui est moins connu est plus important que ce qui est plus connu est absurde. Il n'est que plus riche, par définition.

— Les mots font partie de nous plus que les nerfs. Nous ne connaissons notre cerveau que par ouï-dire.

— Le secret de la pensée solide est dans la défiance des langages. » Il y en a trop. Un livre à ne plus quitter, pour longtemps.

•

LA PRESQU'ÎLE, par Julien Gracq, José Corti éditeur,
251 p.

LETTRINES, par Julien Gracq, José Corti éditeur, 218 p.
LA TÊTE D'OBSIDIENNE, par André Malraux, Gallimard.

•

On a reproché à Julien Gracq, au moment où il refusa le Goncourt, de se « marquer comme homme privé ». Mais pourtant, n'est-ce pas le désir de tout véritable écrivain, que l'écrit l'éloigne, lui, du lecteur ?

Je parle du romancier, surtout : son « imaginé » doit devenir vérité ; au prix de l'effacement de l'auteur, qui n'est autre que le médium, à ce moment privilégié qui s'appelle lecture.

Voici qui contredit toute une littérature de la subjectivité. Les états d'âme de l'auteur, c'est excellent dans l'auto-biographie ; dans le journal intime aussi ; dans la correspondance ; même et surtout dans une chose comme ces Antimémoires, dont *la Tête d'obsidienne* n'est faite que de celle de Malraux, de tête... Vivent donc les états d'âme, mais à condition qu'ils ne soient pas la seule littérature possible, et que de temps en temps nous puissions « avoir une aventure » (je ne vois pas meilleur mot) avec un livre, lui et moi, sans ce voyeur qu'est l'auteur, et qui nous fatigue copieusement.

•

Rapprocher ce que je viens d'écrire de cette phrase cinglante et belle, des Cahiers de Valéry encore : « Les poésies ne m'intéressent que par leurs artifices. Je n'ai pas besoin des émotions d'autrui ».

•

Malraux m'embête, et depuis toujours, pour la simple raison qu'il a toujours donné les solutions, toutes, et les clés, toutes.

Je fabrique une porte. J'y mets des gonds, et une serrure. Si je vous donne la clé, où est le mystère, l'indicible, et qu'est-ce que ça veut dire, tout ce travail accompli ? C'est l'art pour l'art, je me suis bien fait plaisir. Mais vous ?

Malraux est si infatué, qu'on se prend à être désolé de n'avoir pas une « idée originale » soi-même. Un instant, c'est le désarroi niais de l'admiration béate. Et puis on se demande pourquoi il faudrait absolument que nous en ayions une. On est sauvé, mais de justesse. Nous sommes bien peu de chose, allez !

•

Déjà les *Antimémoires* étaient difficiles à supporter. Tant de télescopages géniaux, de fulgurantes visions et de conversations élevées entre grands de ce monde semblaient louches — toute la légende de Malraux est ainsi, et commença ainsi. A ces sommets-là, on se demande s'il est encore possible de penser, et plus le singe monte haut plus il montre son derrière (proverbe arabe). Les hystériques de la pensée me font songer aux fabricants de calembours et de contre-pettories : les pétomanes de la littérature.

Mais avec la *Tête d'Obsidienne*, le comble est atteint. Malraux devra beaucoup à Picasso. Je dis cela pour contrebalancer l'ineffable phrase de Druon : « Il devra beaucoup à la France », qui fit hurler même des Français. Heureusement. Tout n'est pas perdu.

•

Donc, Julien Gracq, pour y revenir. En 1960, il disait à Huguenin, son ami et élève, que « le roman manque moins de techniques nouvelles que de coeur et de tempérament ». Exégèse de ce lien ténu entre lecteur et texte, qui ne peut s'établir que tout procédé oublié.

En 1950, dans la « La littérature à l'estomac », Gracq se plaint que « tout auteur soit aussitôt disséqué, interprété, sondé, évalué, répertorié, classé, étiqueté, mis en fiche ». Belle progression dans la sottise. Là est toute la question, et c'est bien ainsi que se fait la critique, de plus en plus. La littéra-

ture, ce devrait être ce qui se fait, au moment que nous lisons.

•

De Gracq, dans la *Presqu'île*, cette longue nouvelle qui se nomme « Le Roi Cophetua », c'est une merveille. On peut la relire en deux heures, environ, sans se presser. Et si l'on a eu la chance de voir le merveilleux film que Delvaux, le Belge, en a tiré, alors on retrouve l'atmosphère chaude et humide de cette maison enfouie dans la forêt, l'attente de la servante, la douceur d'un bruit, le mystère surréal des bruns et des bistres d'une boiserie. Vraiment, le texte et le film, coup sur coup, ou l'inverse, c'est un voyage, comme on dit maintenant, et un bon.

•

Quand aux Lettrines, du même Gracq, c'est un livre de chevet, prenant le mot dans son sens physiologique. Pour les bêtes de littérature comme on dit bêtes de théâtre, rien de plus actuel, rien de moins actuel. C'est une suite de ces « aventures » dont je parlais, et une très longue et très variée. Je ne retiens que ceci, pour donner le ton :

« A chaque période, la littérature cache de l'homme quelques chose de fondamental. Mais ce qu'elle en cache n'est que très distraitemment en rapports avec les tabous communément accepté de cette époque — et il ne serait même pas exact de dire qu'elle annonce ceux de la suivante ». Je reviens à mon point de départ : le subjectif, en littérature, c'est vraiment la chienne.

JACQUES FOLCH